

D 142 BRESIL: PORTRAITS DES GENS DU PEUPLE EN AMAZONIE

(Quand on parle de l'Amazonie, on pense aussitôt aux indiens. En réalité, ceux-ci sont une minorité. La majorité de la population, par contre, est constituée par les "caboclos", c'est-à-dire des blancs plus ou moins métissés. Les descriptions ci-dessous sont tirées d'une étude inédite, réalisée en 1973 pour le compte de l'Ecole de Folklore de São Paulo. La région décrite est le Territoire du Rondônia, situé à l'ouest du Brésil, aux confins de la Bolivie: 154.300 habitants pour une superficie légèrement supérieure à la moitié de la France) (Note DIAL).

L'installation des immigrants

L'Institut National de la Colonisation et de la Réforme Agraire (INCRA) distribue des parcelles de terre situées parfois jusqu'à une distance de 50 km de la route (1).

Les bénéficiaires doivent parfois marcher pendant deux jours avant d'atteindre leur parcelle. Ils portent tout sur le dos. Au premier voyage, les bêtes ne peuvent pas passer. Le chemin est une simple piste. Quand il y a une rivière à traverser, ils passent sur un tronc d'arbre jeté en travers par quelqu'un d'autre avant eux. Plus tard, les habitants de la forêt creusent des pirogues qui restent à la disposition de ceux qui veulent passer.

Au début de l'installation, le premier souci est celui de l'eau et de l'habitation. Le nouveau-venu ne peut guère penser à creuser un puits. Il doit forcément rester près d'un ruisseau. Il construit une hutte pour ranger ses affaires, sa nourriture, les semences, et pour accrocher les hamacs.

Il commence par abattre des arbres en laissant debout les plus gros. Une semaine plus tard, si le temps est sec, il y met le feu et nettoie le sol. Il laisse passer la pleine lune, puis il plante des concombres et du riz. Quatre mois plus tard, il peut faire la première récolte de riz (il y en a deux par an). Mais avant chaque repiquage, il utilise la technique de l'incendie de forêt (queimada). Les arbres les plus résistants finissent par mourir. Un arbre sec sert de "réserve de feu", c'est-à-dire qu'il garde la braise en permanence, afin d'éviter au paysan de gaspiller des allumettes ou de se servir de la pierre à feu. Comme le caboclo n'est pas outillé pour arracher les souches, il plante alors dans un décor de troncs calcinés. Pour lui, l'incendie de forêt n'abîme pas la terre, car le feu ne descend pas jusqu'à la base des plantes qui est plus humide. L'humus n'est donc pas détruit et la cendre sert d'engrais.

Le travail est silencieux, solitaire. Il n'y a pas de voisins à moins d'un kilomètre ou même beaucoup plus. Quand il y a moins de presse, le paysan part en exploration dans la forêt. Il en rapporte pas mal de cho-

(1) Les parcelles attribuées mesurent 500m x 2.000m (100 ha). Le paiement ne commence à être effectué qu'après les deux premières années d'exploitation. Si le paysan ne peut payer, il doit restituer sa parcelle (N.d.T.)

ses utiles: du bois et du chaume pour sa maison, des fruits et du gibier pour son alimentation, de la graisse animale, de l'huile végétale, du cuir et même du coton pour fabriquer des cordages et les mèches de lampe à huile.

Avoir de la terre est le rêve du caboclo. Il se sent en sécurité: "Ici je suis chez moi!". Cependant, vivre dans un tel isolement n'est pas à la portée de tout le monde. Vues de loin, les difficultés semblent faciles à surmonter. Quand le moment est venu, à l'heure où la fatigue se manifeste, où les moustiques attaquent sans arrêt et où les enfants pleurent, il y a de quoi se décourager. En fait, combien de mois ces enfants ont-ils encore à vivre? Au cours d'une conversation avec un vieux, ancien "homme du fleuve", il me disait: "Celui qui a peur de s'en sortir n'a pas le droit de manger". Je crois bien qu'il a connu lui aussi des moments difficiles, mais cela ne veut pas dire que tous les autres auront sa chance.

Le silence des gens

Le silence est impressionnant. Alors que normalement, nous sommes habitués à voir les gens bavarder, ici, par contre, personne n'ouvre la bouche. Question de répondre, les gens répondent. Mais c'est tout. J'avais l'impression de me trouver au café ou dans l'autobus, à São Paulo, vers les cinq heures du matin.

Cela ne veut pas dire que l'ambiance soit pesante. Bien peu de personnes manifestent une quelconque mauvaise humeur. Plus simplement, les gens attendent l'autocar en silence, le commerçant attend le client en silence même à la foire. Les sans-travail sont assis en rond, sur leurs talons, et ils attendent sans rien dire. Ils parlent peu, ils chantent encore moins.

Ils ne protestent pas. Ainsi, à un arrêt d'autocar, un paysan s'approche du chauffeur: "J'ai deux cruzeiros. Vous m'emenez jusqu'à Jarú ? - Non, répond le chauffeur, jusqu'à Jarú c'est trois!". La discussion est terminée, aucun signe de protestation ne se lit sur le visage de l'homme qui attend peut-être depuis un ou deux jours.

Tout un chacun peut voir dans ce silence une influence de la forêt ou le respect de la nature. Pour ma part, je n'ai pas eu ce sentiment, car l'homme n'est ni décontracté ni souriant. IL EST SEUL. Seul parce que:

- l'autre homme qui se trouve à ses côtés est aussi pauvre que lui;
- le chef avec lequel il traite cherche seulement à exploiter sa force de travail; en langage clair, c'est un ennemi;
- le riche apeuré lui répond qu'il ne peut rien pour lui;
- quant aux représentants du gouvernement, ou bien ils n'apparaissent pas, ou bien ils sont là pour autre chose. Ainsi des militaires;
- l'Institut National de la Colonisation et de la Réforme Agraire (INCRA) est corrompu et ne cause que des ennuis "incalculables".

"Quand quelqu'un nous demande un jour de travail gratuit (mutirão), il offre au moins la gnôle et le manger. Ici, rien de tout ça!". C'est ainsi que parlent les gens. Leur première réaction est le silence. Ils se renferment sur eux-mêmes, sur leur famille et sur leur foi en Dieu: "Ce qui me fait vivre, c'est la confiance dans le Créateur".

La famille

La famille du pauvre est isolée dans cet enfer vert, mais elle est unie. L'homme s'occupe des enfants autant que la femme. Les enfants sont leur seul trésor, la seule richesse dont il leur faut prendre soin et pour laquelle ils continuent de braver l'existence.

L'immigrant consciencieux, mais sans recours et sans aide, souffre en silence. Dans l'autocar, un petit malin, pris en flagrant délit de vol, la main dans la valise, s'excuse en riant. Et l'autre l'excuse. L'incident est clos!

Le récolteur (seringueiro)

Les récolteurs de latex sont peu nombreux, mais il en existe encore quelques-uns.

Le seringueiro travaille huit mois sur douze, de mai à novembre. Tous les jours, il se lève à 3 h du matin, il laisse sur le feu la casserole de haricots noirs et il s'en va parcourir "les routes" pour faire les saignées dans les hévéas et pour placer les coupelles. Ce travail lui demande à peu près cinq heures. Aussitôt terminé, il refait le même trajet pour récolter le latex dans un sac en caoutchouc de sa fabrication. Vers deux ou trois heures de l'après-midi, il rentre à la maison, il mange puis il commence le boucanage du latex récolté le matin. Il passe environ deux heures à ce travail. Le foyer est enterré et la fumée sort par un trou au ras du sol. La fumée la meilleure est celle des noix de coco. La boule de caoutchouc est enroulée autour d'un bâton de 1m50 de longueur qu'on appelle le cavador. Pour former la boule, on enroule d'abord une "cheville" (du latex coagulé) sur laquelle le reste du latex prend plus facilement, et peu à peu la boule grossit. Quand elle est terminée, elle pèse en moyenne une cinquantaine de kilos.

Il existe un autre moyen de récolter le latex plus vite. Il consiste à abattre l'arbre. Mais ce procédé n'est utilisé qu'avec une espèce d'hévéa de moindre qualité, le caúcho (*Castilloa Ulei*), dont la sève ne peut être extraite lentement. L'arbre est découpé en rondelles, laissant ainsi couler le latex par terre. Il suffit ensuite de le ramasser, de le mettre dans une caissette pour qu'il achève de coaguler et prenne la forme. Dans ce cas on ne parle plus de "boule", mais de "planche de caúcho".

Le caoutchouc est ensuite transporté jusque vers la route ou le fleuve. De là, il est emmené par camion ou par bateau. Les boules sont alors attachées les unes aux autres. A l'arrivée, on les coupe en deux pour vérifier qu'il n'y a pas d'impuretés à l'intérieur.

Le récolteur de latex est grand amateur d'une petite bête qu'on trouve dans les noix de coco et qu'il appelle le gongo. C'est une sorte de chenille qui se nourrit de la noix. Il la mange aussi bien crue que frite.

Le ramasseur de châtaignes (apanhador de castanhas)

Les châtaigniers sont des arbres de 20 à 30 m de hauteur. Les cupules qui contiennent les châtaignes ne peuvent être ramassées que par terre, quand elles sont mûres et qu'elles tombent sous l'effet du vent.

A l'époque favorable, généralement en janvier, les ramasseurs préparent leurs hottes à proximité des châtaigniers, mais en évitant de passer dessous de crainte d'être assommés ou tués par la chute des cupules dont l'enveloppe est en bois très dur. Après chaque coup de vent, ils se dépêchent de ramasser les cupules dans des paniers. Puis en attendant que le vent se remette à souffler, ils cassent les cupules pour en retirer les châtaignes.

L'homme du fleuve (regatão ou marreteiro)

C'est le vendeur ambulant qui sillonne les fleuves et les rivières pour visiter sa clientèle de récolteurs de latex et d'habitants dispersés le long des berges.

Aujourd'hui, il dispose d'une pirogue équipée d'un moteur, mais le passage des rapides, surtout à l'époque de la sécheresse, présente beaucoup de risques pour l'homme et la marchandise. L'époque des hautes eaux dure de septembre à novembre.

On trouve aujourd'hui des propriétaires de magasins ou d'hôtels, comme par exemple Clodomiro de Vila de Rondônia (Palace Hotel), qui sont d'anciens "hommes du fleuve" qui ont réussi.

L'orpailleur (garimpeiro) (2)

L'orpaillage (garimpo) a été interdit en 1970 par décision du Ministère des Mines et de l'Énergie (3). Aujourd'hui, il existe encore quelques orpailleurs semi-clandestins. Celui qui m'a raconté la vie de l'orpailleur est Abel Oliveira Neves, de Vila de Rondônia, qui a travaillé comme chercheur de diamant pendant trente ans, et cela jusqu'au Venezuela. Les orpailleurs ne travaillent jamais seuls. Ils dépendent toujours d'un "gérant" qui leur apporte à manger et leur fournit le matériel nécessaire pour travailler. Ils se servent de trois modèles de tamis: le plus grand s'appelle le suruca. Il leur arrive de travailler jusqu'à 20m de profondeur dans les fleuves, avec un scaphandre; cela exige qu'ils aient une constitution physique hors du commun. Les diamants sont repérés au fond du fleuve grâce à la présence d'autres pierres de grande densité qui, comme les diamants, sont retenues dans les endroits les plus profonds du lit du fleuve.

Aujourd'hui, par suite de la raréfaction des diamants ou de la cassitérite exploitable, un certain nombre d'orpailleurs se sont mis à extraire du sable et du gravillon pour la construction. Celui qui possède un "appareil", c'est-à-dire un scaphandre et une pompe à air, va chercher du sable fin à plusieurs mètres de profondeur. Pendant que deux hommes sont à la pompe à air, le troisième plonge avec un sac attaché au bout d'une corde. Arrivé au fond, il remplit le sac de sable et remonte à la surface. Les autres tirent la corde et déversent le sable dans la barque. Et l'opération recommence. Celui qui ne dispose que d'une pirogue se contente de ramasser avec une boîte du gros sable ou du gravier, là où le fleuve est bas.

(2) Originellement, chercheur d'or, de diamant, de pierres précieuses ou semi-précieuses. Par extension, chercheur de minerai de fer ou d'étain (cassitérite). Il ramasse tout ce qui est minéral, par opposition au récolteur qui ramasse tout ce qui est végétal. (N.d.T.)

(3) Mesure destinée à favoriser l'exploitation industrielle de l'étain. De 14 tonnes en 1959, la production artisanale dans la région était passée à 2.818 tonnes en 1969. Tombée à 1.698 tonnes en 1970, par suite de la mesure ministérielle, elle monte subitement à 5.200 tonnes en 1972 (N.d.T.)

Le chauffeur d'autocar

Au départ, il est en chemise blanche, avec une cravate impeccable. Question de conduite, il est le maître à bord! Il conduit sans visibilité, immergé dans la poussière soulevée par le camion qui est devant lui et qu'il essaie de doubler. L'aide-chauffeur s'occupe des passagers, il range une valise qui risque de tomber, il distribue de l'eau fraîche conservée dans une glacière portative.

Les pannes sont fréquentes. Quand la réparation est impossible, le chauffeur et quelques passagers jouent au foot avec un ballon indien, en attendant du secours. Le chauffeur est décontracté, mais il sait prendre ses responsabilités quand il le faut: par exemple, quand la route est coupée et qu'il faut se frayer un nouveau passage.

A l'arrivée, le chauffeur a vieilli de vingt ans. Sa chemise, hors du pantalon, est devenue couleur de terre, et la cravate est accrochée au rétroviseur. Mais la mission est accomplie.

Le chauffeur de poids lourd

Il ne s'intéresse pas au Territoire du Rondônia. Il n'est pas de la région. Mais il apporte et emporte les marchandises et les nouvelles. Il est le meilleur moyen de communication, dans tous les sens du mot.

Sur la route, il aide parce qu'il sait qu'il peut avoir besoin d'être aidé. Quand le camion tombe en panne, il sait qu'il lui faudra peut-être quatre ou huit jours pour aller chercher une pièce de rechange, soit à Cuiabá, soit à Pôrto-Velho. Si la marchandise est perdue, "c'est la vie!".

Le "coup de froid"

Nous sommes partis de Pôrto-Velho dans l'après-midi, avec l'autocar de la Société Mota, en direction du sud. Il faisait très chaud. Mais bien vite il se mit à tomber une pluie fine et à faire froid. Le lendemain matin, la température ne montait plus qu'à 13 degrés. C'est une température normale pour la saison, en juillet, et elle ne dure que quelques jours, une semaine au maximum. C'est ce qu'on appelle le "coup de froid".

Conséquence: depuis la sortie de Pôrto-Velho jusqu'à la frontière du Mato Grosso (environ 700 km - N.d.T.), nous n'avons pas pu trouver un seul endroit pour manger. Quand il fait froid, personne ne bouge, personne ne prépare à manger, aucun restaurant n'est ouvert. Après que le chauffeur ait tambouriné et appelé, une porte de restaurant s'est ouverte. Le propriétaire, une couverture sur les épaules, annonce alors: "Pas de nourriture aujourd'hui". Furieux, le chauffeur de l'autocar a dû rouler toute la journée sans pouvoir manger.

Les rapports des "caboclos" avec les indiens

Il y a des gens qui racontent facilement leurs exploits contre les indiens et leurs prouesses avec les indiennes. C'est à vérifier.

Par nature, les indiens ne sont pas hostiles; ils ont un code moral rigoureux; ils sont débrouillards et ils connaissent bien la forêt.

Mais il est vrai qu'ils ont été attaqués par les blancs à coups de fusil, même ici dans le Rondônia, malgré les ordres de Rondon (4): "Mourir, oui. Tuer, jamais!". C'est vrai aussi que les indiens ont répliqué à coups de fusil. Un indien est resté célèbre dans la région, un certain "Bacamarte", craint par tout le monde il y a quelques années.

Aujourd'hui, par contre, il n'y a plus guère de récolteurs de latex et d'orpailleurs. Quant à l'immigrant, il n'a aucun intérêt à occuper les terres des indiens. Tant qu'il y aura des terres pour chacun, les relations resteront bonnes. Ce n'est pas le cas au Mato Grosso, par exemple, où les grands propriétaires agrandissent leurs domaines en occupant les terres réservées aux indiens.

Un jour, dans l'après-midi, à Vila de Rondônia, quatre indiens sont arrivés à pied. Deux avaient des habits, et les deux autres, un couple, n'en avaient pas. Nouveaux mariés, ils venaient en ville pour la première fois, accompagnés par les deux autres. Les gens se sont attroupés, mais sans manifester d'hostilité et surtout sans faire de plaisanteries déplacées. Dans un magasin, on a donné au mari un pantalon et une chemise; dans un autre, c'est la femme qui a reçu une robe jaune. Puis un chauffeur de taxi leur a proposé de faire un tour de place. Ils ont joué avec les gens sans parler un mot de portugais. Ils ont essayé des chapeaux par-dessus leur bandeau à plumes...

La Fondation Nationale de l'Indien (FUNAI) a pour but de faire respecter les limites des terres des indiens, ainsi que d'aider, dans les postes avancés, à la lutte contre les épidémies, et de régler les litiges. Les indiens ont conscience d'être les maîtres de la terre, et par conséquent, d'être aussi les maîtres des postes de la FUNAI. Le chef de poste est simplement un ami qui facilite les rapports avec "les envahisseurs". Les indiens acceptent la présence des voisins blancs à condition que ceux-ci les respectent, eux, leurs terres et leurs coutumes.

Evidemment personne ne peut interdire aux indiens d'avoir des contacts avec les blancs, même quand on sait que cela ne leur est guère profitable. Dans son village, l'indien obéit au chef (tuchal), il est discipliné et digne. Au contact des blancs, il apprend à boire de l'alcool, à voler, et il attrape des maladies.

(4) Maréchal Rondon: célèbre "pacificateur" d'indiens qui a donné son nom au Territoire du Rondônia (N.d.T.)

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)